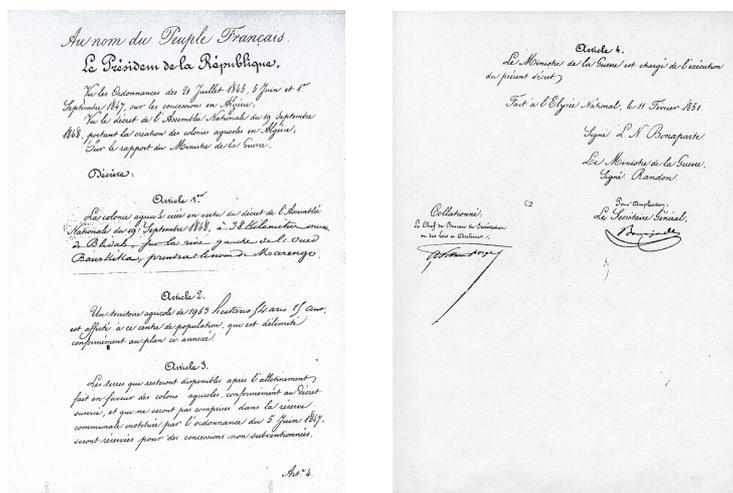


DESTINATION MARENGO : 3^{ème} partie

A ces épreuves terribles, s'ajoute le fait que les concessionnaires, ouvriers d'art ou artisans, ne connaissent rien de la terre, certains ne distinguent pas l'orge du blé. Comble de malheur, l'aide militaire est suspendue à partir de juillet 1850, et les colons livrés à eux-mêmes. Malgré ces difficultés, ce labeur épuisant, les conditions d'hygiène très sommaires, ces colons sont parvenus à rendre fertile la terre concédée.

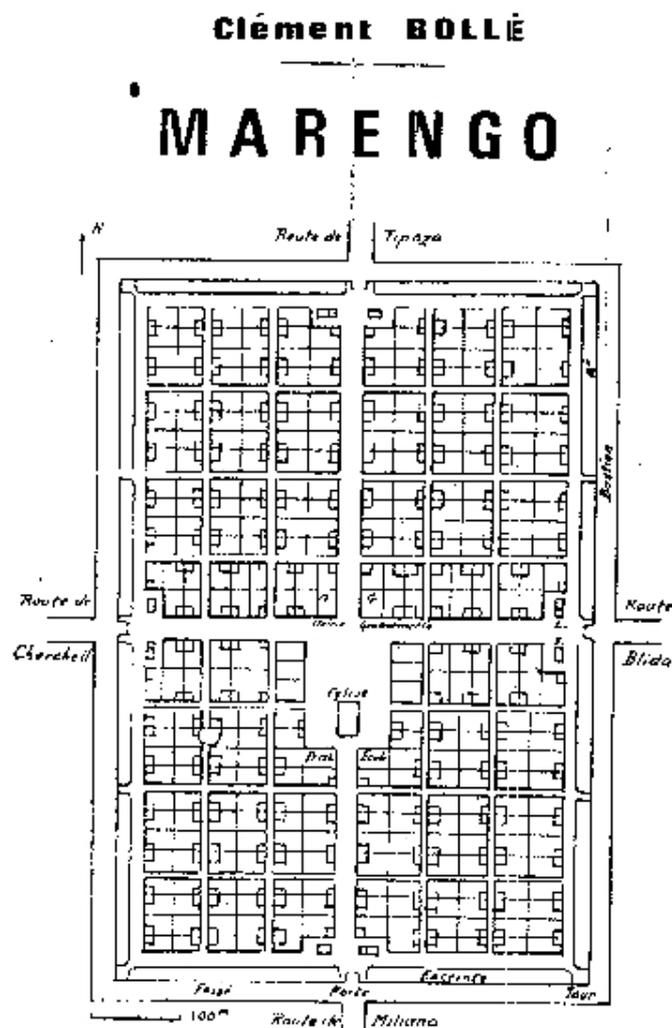
De 1842 à 1846, on dénombre 198 000 arrivées et 118 000 départs. Cette mobilité des émigrants tient aux conditions qu'ils trouvent en arrivant dans la colonie. Une fois accomplies les formalités administratives, c'est sur le terrain en effet que commencent les véritables épreuves. Souvent, les lots sont trop exigus pour être viables, et les compétences agricoles trop partielles pour espérer planter autre chose que des arbres de la liberté. Habités aux températures clémentes de l'Europe, les hommes succombent aux parasites tropicaux et aux épidémies. En 1852, 90 des 300 habitants de Boufarik meurent de paludisme. La même année à Marengo, 250 émigrants sont décimés par le choléra. En 1849, à Mondovi, 250 personnes sont à leur tour victimes du paludisme. Dans des conditions de salubrité douteuses, les épidémies progressent sans obstacles. Les médicaments restent un luxe et quand, par malheur, la maladie se déclare, l'isolement rend problématiques les premiers soins.

Dans le bled, les petits colons habitent des gourbis dans un premier temps puis des baraques en planches. Ces habitations domestiques ne sont pourtant pas toujours prioritaires. Souvent, la construction des cases où ils rangeront les précieux instruments de culture mobilise les premières énergies. Quand la terre se révèle stérile ou quand la maladie se propage, le colon malheureux laisse la place au suivant qui, héritant des premiers travaux, continue l'œuvre du précédent dans de moins pénibles conditions. Mais il lui faut à son tour consacrer des journées éprouvantes à creuser le puits, défricher à la hâte pour produire de maigres récoltes qui une fois vendues au marché voisin lui permettent tout juste de rembourser l'avance des usuriers, lesquels, en cas de non-paiement, n'hésitent pas à faire saisir la terre de leurs débiteurs. Quand la récolte est meilleure, le petit colon consacre ses plus-values dérisoires à l'extension de son lopin et se retrouve, quelques années plus tard, dans le même dénuement, possédant le même lit en fer, un seul costume et du linge mal tenu. L'équilibre de son exploitation est à ce point précaire qu'il est à la merci de sa propre santé. Le médecin ne passe dans son coin perdu qu'une fois par semaine et si les fièvres le surprennent entre-temps, il lui faudra se procurer la quinine nécessaire au village voisin. S'il meurt, ses voisins devront construire son cercueil de leurs propres mains et, munis de ce colis macabre, attendre sur le bord du chemin, pendant de longues journées, l'hypothétique attelage qui le conduira au cimetière.



11 février 1851 : création officielle de la ville de Marengo

Dieu merci, à Marengo, le capitaine de Malglaive est un officier hors normes, inventif en diable, totalement tendu vers la réussite de ses administrés. Il fait front contre l'adversité et souvent contre sa hiérarchie, les survivants s'accrochent et il comble les vides par de nouveaux arrivants Alsaciens, Lorrains, Italiens, Maltais, Espagnols. A la fin de cette première année, seules 40 familles présentes au premier jour, dont nos Barthélémy, sont encore là... Avec l'aide de l'armée, ils construisent leur maison (N° 182) en pisé, ils défrichent les terres alentours, ils captent des sources.



Naissance d'une colonie agrico.

de 1848

Bourkika, Desaix, Montebello,

Meurad, Tipasa.

Le village, qui s'appelait primitivement Meurad du nom de l'oued qui est à proximité, prend officiellement le nom de Marengo par décret du Prince-Président en date du 11 février 1851, alors que ses habitants souhaitaient le baptiser Malglaise ! Les travaux d'assèchement se poursuivent par la construction d'énormes drains, par le détournement du cours de l'oued, par percement de la couche argileuse imperméable, avec des résultats inégaux... un barrage va même être construit en 1855 pour irriguer les terres alentours.

Moins de trois ans après leur arrivée, Emilie, la mère, va mourir en ce lieu en octobre 1851, à l'âge de 28 ans, probablement du choléra, juste avant la fin du remboursement du prêt qui leur avait été octroyé par l'état français... On retrouvera son époux à Alger un peu plus tard, où il exerce son ancien métier de tailleur d'habits (le métier d'agriculteur n'a pas dû être à son goût !), et c'est lui qui apparemment va élever seul mon arrière-grand-mère Amélie. Il décèdera à Douera, âgé de 75 ans, en 1887.



Le choléra à Marengo, octobre à décembre 1849

La petite Amélie à l'enfance cahotique va donc finir par rencontrer ce dynamique bouchonnier catalan cherchant lui aussi l'Eldorado. Les parents d'Amélie l'avaient cherché près de trente ans auparavant ! Mais la malédiction est sur elle : Jean mourra quatre ans après leur mariage, à l'âge de 43 ans, et elle ne lui survivra guère, puisqu'elle disparaîtra à son tour avant la cinquantaine. Leur tombeau est encore intact à ce jour au cimetière Saint-Eugène d'Alger. Les trois orphelins qu'ils ont laissé auront, fort heureusement, plus de chance qu'eux.

La tombe de Jean et d'Amélie a été retrouvée par l'ASCA en 2007, par chance l'une des rares tombes chrétiennes à ne pas avoir été profanée en cette terre d'Algérie. Le fait qu'elle voisine avec la maison du gardien au cimetière Saint-Eugène y est peut-être pour quelque chose... En tous cas, elle est maintenant fleurie à la Toussaint. Siméon, le frère de Jean, Madeleine, sa sœur, leurs conjoints et certains de leurs enfants y reposent aussi en paix sur les hauteurs d'Alger, en cette terre d'Algérie dont le beau et douloureux souvenir est à jamais dans nos cœurs et dans nos gènes.



Sources:

- *Généalogie et Histoire. "Les convois : l'Emigration mi-volontaire de 15.000 ouvriers parisiens en 1848 vers les colonies agricoles de l'Algérie" (Amicale Généalogie Méditerranée, Simone et Emile MARTIN-LARRAS, octobre 2003.*
- *"Journal d'un colon" par Vivant Beucé.*
- *« État nominatif des colons de Marengo en faveur desquels un titre de concession a été délivré », registres d'état civil au CAOM d'Aix-en-Provence.*
- *Registres de catholicité de la paroisse Saint-Roch, Paris.*
- *Divers sites Internet évoquant la question des colons de 1848.*
- *Journal « l'Illustration » années 1848 et 1849.*
- *Numéro spécial de la Revue Française de Généalogie consacré aux ancêtres pieds-noirs.*

Article publié sans ses illustrations dans le numéro 42 -novembre 2008- de « Nissaga », revue de l'Association Catalane de Généalogie.

Alain MARILL, 18 novembre 2008